



**HAL**  
open science

# Les pertes causées par l'anglicisation dans la recherche et l'enseignement supérieur

Pierre Frath

► **To cite this version:**

Pierre Frath. Les pertes causées par l'anglicisation dans la recherche et l'enseignement supérieur. Mehrsprachigkeit im Wissenschaftsdiskurs, Nomos, 2018, 978-3-8487-4764-1. hal-04012299

**HAL Id: hal-04012299**

**<https://hal.science/hal-04012299>**

Submitted on 2 Mar 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Les pertes causées par l'anglicisation dans la recherche et l'enseignement supérieur<sup>1</sup>Pierre Frath

PIERRE FRATH

UNIVERSITE DE REIMS CHAMPAGNE-  
ARDENNE, CIRLEP EA 4299 ET CELISO EA  
7332

frLes argumentaires en faveur de l'anglicisation dans la recherche et l'enseignement supérieur sont bien rôdés, et effectivement, il y a quelques avantages à l'usage de cette langue comme *lingua franca*, lorsqu'on l'utilise pour la communication internationale. Mais les universités européennes sont engagées dans un processus de *remplacement* des langues nationales par cette *lingua franca*, un phénomène que nous appelons « anglicisation » dans ce texte. Il se décide spontanément, le plus souvent, et sans grand examen de ses tenants et aboutissants, sans discussion approfondie de ses conséquences. Elles sont cependant infiniment plus dramatiques que dans d'autres domaines en voie d'anglicisation rapide, comme la publicité, la chanson populaire, ou l'économie, par leur effet à moyen terme sur la capacité de la langue française à continuer de produire de la connaissance. Dans la plupart des laboratoires, la recherche est encore largement conduite en français jusqu'au moment de la publication, où les chercheurs sont souvent contraints d'écrire en anglais, parfois avec difficulté. Cette situation risque de se modifier rapidement, si, comme dans d'autres pays l'enseignement supérieur se fait également en anglais. L'anglicisation se déclinera alors avant tout en termes de pertes : pertes de terminologies, de domaines, de mémoire, de créativité, de qualité, d'indépendance, d'influence.

---

<sup>1</sup> Ce texte est adapté du deuxième chapitre d'un livre en voie de publication intitulé *Anthropologie de l'anglicisation*.

## Perte de terminologies et de domaines

Il y a tout d'abord la perte la plus évidente, celle des terminologies techniques et scientifiques. Les étudiants apprendront les terminologies anglaises et, même s'ils les connaissent encore en français, ils ne les utiliseront plus. Une telle évolution produit à l'horizon d'une génération ce qu'on appelle des pertes de domaines : les spécialistes des disciplines anglicisées ne seront plus capables de communiquer entre eux dans leur langue maternelle, qui aura de fait perdu ces domaines. On raconte l'histoire de ces doctorants italiens auxquels on a demandé d'expliquer leurs travaux dans leur langue devant le grand public, et qui furent incapables de le faire : ils ne pouvaient s'empêcher d'utiliser des mots et des expressions en anglais. Cela pose le problème de la transparence des sciences, du nécessaire contrôle démocratique sur l'activité scientifique, et de l'intérêt que le contribuable peut trouver à financer des activités dont il se trouve d'emblée exclu par l'usage d'une langue étrangère, ce qui peut conduire à un rejet des universités et de la recherche.

Mais cet argument est balayé par les partisans de l'anglicisation pour lesquels les difficultés actuelles ne sont que temporaires : elles disparaîtront dans une ou deux générations, lorsque tous les étudiants et tous les chercheurs maîtriseront la langue anglaise. D'où selon eux, la nécessité absolue d'enseigner l'anglais aussi tôt que possible dans la scolarité des enfants. Il y a donc bien un projet global lié à l'anglicisation, un projet, notons-le, qui n'a pas été exposé aux citoyens, et sur lequel ils ne se sont donc pas prononcés. Le changement s'installe par des décisions bureaucratiques prises dans les ministères, les universités, les centres de recherche, et aussi par les grandes entreprises, qui sont les « consommatrices » des étudiants formés dans le pays.

L'exemple de la Suède et de la Finlande est instructif. La Suède a entamé son processus d'anglicisation il y a plus de cinquante ans, et l'inquiétude s'est installée quant à la capacité des Suédois

d'utiliser leur langue pour parler de leurs connaissances<sup>2</sup> et les exprimer correctement à l'écrit. Le suédois fut une langue scientifique au XVIII<sup>ème</sup> et au XIX<sup>ème</sup> siècle, avec un retentissement international suite à la notoriété de savants comme le naturaliste Carl von Linné, auteur d'une classification des espèces, et de l'astronome Anders Celsius, célèbre pour son échelle de températures, qui amenèrent les scientifiques étrangers à lire et à faire traduire les textes écrits en suédois. Cette langue fut utilisée dans la science en Suède et en Finlande, alors sous domination culturelle suédoise<sup>3</sup> avant d'être détrônée par l'allemand, puis par l'anglais. Le suédois perdure dans la vie quotidienne, et il est la langue d'une riche tradition littéraire et artistique, qui continue jusqu'à nos jours, avec un succès certain à l'étranger, en particulier dans le roman policier, un genre qu'on appelle le « polar polaire », qui regroupe des auteurs scandinaves comme Camilla Läckberg, Stieg Larsson, Henning Mankell (suédois), Jo Nesbø, Jussi Adler-Olsen (danois), Kurt Aust (norvégien), Analdur Indridasson (islandais). Il y a aussi les feuilletons et films appelés « Nordic noir » en anglais, en référence au film noir français des années cinquante et soixante, avec des séries comme *Forbrydelsen (The Killing)*, *Bron*, *Wallander*, *Millenium*<sup>4</sup>, etc., dont le pessimisme et l'intensité dramatique contrastent agréablement avec l'optimisme béat et conventionnel des séries américaines et la faiblesse des scénarios, des dialogues et du jeu des acteurs dans trop de séries françaises.

Cette intense activité créatrice se développe alors même que la production des connaissances se fait rare dans les langues scandinaves. Certains en tirent argument pour dire qu'au fond, ce n'est pas si grave que ça pour une langue de perdre ses

---

<sup>2</sup> Cabau Béatrice 2014.

<sup>3</sup> La Finlande fut un Grand Duché relativement autonome rattaché à l'empire russe entre 1809 et 1918, mais le suédois continua d'exercer sa domination.

<sup>4</sup> D'abord des romans à succès de Stieg Larsson.

terminologies et ses domaines. Il est vrai que l'écrasante majorité des langues du monde ne sont pas des langues scientifiques, c'est-à-dire qu'elles ne peuvent pas exprimer toutes les connaissances qui construisent notre monde moderne technologique et scientifique. Les locuteurs de ces langues-là doivent avoir recours à une langue scientifique s'ils veulent participer à la construction de ce monde. C'est par exemple mon cas : je suis locuteur natif de l'alsacien, et j'ai appris le français à l'école. Si j'avais dû faire mes études exclusivement en alsacien (ce qui n'était pas possible, il faut le noter, et l'est de moins en moins), je n'aurais pas pu penser et comprendre le monde moderne parce que la langue orale des paysans et des ouvriers alsaciens ne contient pas les dizaines de milliers de termes scientifiques d'une langue comme le français. Pour que l'alsacien puisse être utilisé dans les sciences, il aurait fallu faire un effort de néologie à partir de racines françaises et allemandes, mais on ne le fit pas, essentiellement parce que personne n'en voyait l'intérêt. Jusqu'à la Seconde Guerre Mondiale, c'était l'allemand qui était la langue scientifique en Alsace, qui enrichissait en retour la langue populaire de termes techniques. La francisation de l'éducation rompit les liens avec l'allemand. Elle toucha toutes les générations d'après-guerre avec pour résultat l'affaiblissement de l'alsacien et sa disparition probable d'ici une ou deux générations. Il est encore le véhicule d'une riche production littéraire en poésie, et surtout dans le théâtre, et il reste pour quelque temps encore la langue du quotidien pour une minorité d'Alsaciens, mais il tend à être remplacé par un français teinté d'alsacien dans sa syntaxe, son vocabulaire et surtout sa prononciation<sup>5</sup>. Le *fralsacien*, c'est ainsi qu'on le nomme, ressemble en cela à la langue anglaise pratiquée par les Irlandais et les Écossais, riche de mots et tournures celtiques et caractérisée par une prononciation tout à fait particulière, déroutante pour un anglophone qui n'en a pas l'habitude. Il semble bien que le résultat final d'un processus

---

<sup>5</sup> Pour une étude plus détaillée, voir Frath 2010 : « Disparition des langues : le français subira-t-il le sort de l'alsacien? ».

d'acculturation soit l'abandon de la langue locale au profit d'une forme modifiée de la langue dominante, telles les variétés d'anglais en Irlande et en Écosse, le bas-latin gallo-romain qui devait donner naissance au français, ou les variétés du français en Alsace, en Provence, en Bretagne, ou ailleurs. Les Écossais et les Irlandais, toutefois, éprouvent une certaine fierté nationaliste à parler ces variétés d'anglais, ce qui garantit sans doute leur pérennité; ce n'est pas le cas du *fralsacien*, qui est un marqueur d'appartenance aux couches sociales populaires, et qui est ainsi abandonné par ses locuteurs éduqués.

L'alsacien n'est pas dans la même catégorie que le suédois. Ce dernier dispose de tout un appareil pédagogique et linguistique qui permet de l'enseigner, et qui manque cruellement à l'alsacien. Les enfants suédois sont ainsi éduqués dans leur langue, avec un accès direct à leur histoire et leur riche production littéraire et scientifique. Le finnois, quant à lui, une langue essentiellement orale jusqu'au XIX<sup>ème</sup> siècle, n'est devenue langue officielle en Finlande qu'en 1863, en plus du suédois, qui était jusque-là la seule langue de l'administration, de l'éducation et de la culture. Le finnois n'obtint un statut d'égalité réelle qu'à partir de 1892, entre autre parce qu'il fallut un certain temps pour produire l'appareil pédagogique et linguistique nécessaire à son enseignement. Il fut alors enseigné dans les écoles au même titre que le suédois, une situation inchangée jusqu'à nos jours. Les Finlandais sont ainsi officiellement bilingues, mais dans la réalité, le finnois l'a emporté et le suédois n'est plus parlé que par la minorité suédophone du pays, principalement dans les îles Aaland et sur la côte sud. Contrairement à l'alsacien, le finnois va probablement se maintenir et se développer en Finlande parce qu'il est devenu la langue de l'école.

Les scientifiques finlandais n'ont pas massivement produit de connaissances dans leur langue. Ils ont utilisé le suédois, puis l'allemand, et ensuite l'anglais. Pour eux, la question de la perte de terminologies et de domaines ne se pose pas : leur langue ne les a jamais possédés et il leur est naturel de recourir à une langue étrangère. Pour l'instant, c'est l'anglais; si une autre langue le remplaçait un jour, ils ne s'en offusqueraient pas outre mesure. Pour ce

qui est du suédois, le souvenir de la gloire passée se maintient en Suède, et la perte de domaines est souvent ressentie comme une évolution négative, d'autant plus qu'elle est probablement sans retour possible : les habitudes sont prises, les gens sont formés en anglais, et les universitaires anglophones en poste en Suède vont certainement résister à tout changement qui réintroduirait le suédois.

Qu'en est-il du français? C'est une langue qui a conservé jusqu'ici tous ses domaines terminologiques et qui permet à ses locuteurs d'exprimer toutes les connaissances du monde moderne. C'est une des grandes causes de l'attraction qu'elle exerce sur les autres cultures. Elle est l'égale de l'anglais de ce point de vue, en même temps qu'une poignée d'autres langues comme l'allemand, l'italien, le russe ou l'arabe. Et tout comme l'anglais, elle est à l'origine de terminologies qui se sont imposées aux autres langues, y compris à l'anglais, parce que notre pays est un de ceux qui ont construit la modernité à partir du Moyen Âge.

Il me semble qu'avant d'abandonner les terminologies et les domaines à l'anglais, il faudrait prendre conscience de la perte irrémédiable que cela causerait. On parle beaucoup d'identité en ce moment, mais les Français risquent à leur tour de ressentir un déficit dans ce domaine lorsque leur langue aura perdu sa capacité à exprimer toutes les connaissances du monde et qu'il en faudra par l'anglais pour exprimer la modernité. Un débat public est nécessaire. On ne peut laisser le destin de la langue aux mains de décideurs qui ne sont conscients ni des ressorts de l'anglicisation, ni de ses conséquences.

## Perte de mémoire et de créativité

Les étudiants anglicisés abandonneront les bibliographies en français parce qu'elles seront vite obsolètes. Du coup, ils perdront aussi leurs propres traditions, et pourtant, même dans les sciences dites exactes et les mathématiques, les approches et les méthodologies varient souvent considérablement d'une langue à

l'autre. Voici ce que dit Laurent Lafforgue, mathématicien français, lauréat de la médaille Fields<sup>6</sup> :

« Les mathématiques sont quasiment la seule science où, en France, les chercheurs continuent à publier couramment leurs travaux dans notre langue. On a coutume de dire que c'est parce que l'école mathématique française occupe dans le monde une position exceptionnellement forte qu'elle peut préserver cet usage. Je suis persuadé que la relation de cause à effet est inverse; c'est dans la mesure où l'école mathématique française reste attachée au français qu'elle conserve son originalité et sa force. *A contrario*, les faiblesses de la France dans certaines disciplines scientifiques pourraient être liées au délaissement linguistique ».

« La créativité scientifique est enracinée dans la culture, dans toutes ses dimensions – linguistique et littéraire, philosophique, religieuse même ».

« Dans notre monde industriel, nous pouvons penser que la science aussi est devenue industrielle et que nous autres scientifiques ne sommes plus que des techniciens interchangeables... Si nous pensons cela, le destin de la science française est clair : elle tendra de plus en plus à ne représenter dans la science mondiale que ce qu'autorise le poids démographique de la France, c'est-à-dire... un pour cent. Or ce point de vue est faux, ou plutôt il ne vaut que pour ceux qui y croient. Depuis toujours, la créativité intellectuelle a été le fait d'une proportion infime de la population dans quelques lieux privilégiés. On ne peut contraindre l'esprit à souffler à nouveau dans notre pays, aussi brillant qu'ait été le passé de celui-ci; mais une condition nécessaire est de faire résolument le choix de la singularité, de l'approfondissement de notre culture, qui s'est tant distinguée au cours des siècles et dont le cœur est la langue française. Ainsi seulement garderons-nous une chance de rester ou redevenir originaux, de contribuer à la connaissance, et d'être au service de l'universalité ».

---

<sup>6</sup> Lafforgue 2005 et 2016.

On ne saurait mieux dire. L'abandon du français dans les sciences constituera une perte mémorielle, qui se traduira par une perte de créativité scientifique. Les sciences sont un discours normé et contraint sur le réel, profondément ancré dans la langue ordinaire et la culture du peuple d'où elles sont issues. Il est possible d'acquérir des connaissances dans une langue étrangère simplifiée telle la variété d'anglais utilisée pour la communication internationale; il est possible de les utiliser professionnellement, mais il sera difficile d'en créer de nouvelles, car elles seront coupées de la puissance métaphorique de la langue ordinaire et de ses nombreuses passerelles sémantiques et étymologiques<sup>7</sup>. Ainsi, un jeune Allemand auquel on enseignerait la physique dans sa langue maternelle apprendrait le sens en physique des mots de *Kraft* (force) et de *Strom* (courant), qui proviennent de la langue de tous les jours, et qui peuvent ainsi entrer en résonance avec d'autres mots pour éventuellement générer dans son esprit des analogies ou des métaphores, sources peut-être d'idées nouvelles. Si on lui enseigne ces entités en anglais, c'est-à-dire *force* et *current*, il pourra les utiliser dans le domaine de la physique, certes, mais ils seront coupés de la puissance métaphorique de sa langue maternelle. D'ailleurs, les peuples qui ont été créatifs dans les sciences l'ont toujours été dans leur langue, que ce soient les Grecs, les Romains, les Arabes, et même en Europe, où la science ne s'est réellement développée que lorsque les différentes nations ont abandonné le latin, la *lingua franca* du Moyen-Âge, au profit des langues locales. Il y a un lien puissant entre créativité et langue maternelle. La science n'a rien d'universel<sup>8</sup>.

## Domination et scolastique

L'anglicisation renforcera la domination de la pensée américaine. Elle provoquera un abandon des traditions locales au profit de

---

<sup>7</sup> Guillaume Astrid 2010.

<sup>8</sup> Comme le dit le physicien Jean-Marc Lévy-Leblond (Lévy-Leblond 2006, 2016).

travaux américains pas forcément meilleurs. En Allemagne, une longue tradition d'études linguistiques diachroniques a produit des résultats fascinants en étymologie et en histoire des langues. Elle a été presque entièrement abandonnée au profit d'une linguistique internationale d'inspiration américaine, très banale, construite sur des hypothèses réductionnistes non formulées car largement déterminées par la culture, et donc inconscientes.

Les chercheurs européens anglicisés travaillant exclusivement sur des bibliographies américaines se coupent de leurs propres traditions, nous l'avons dit, car les travaux américains ne prennent pas souvent en compte les publications étrangères, même écrites en anglais, surtout si elles ne vont pas dans leur sens. Les problématiques et les méthodologies sont ainsi vues exclusivement sous un angle américain, et certains présupposés culturels discutables mais non discutés s'installent alors tout naturellement dans les esprits *urbi et orbi* par le truchement de la langue anglaise. Cela vaut la peine de les examiner brièvement à travers un exemple, car elles sont omniprésentes dans les sciences humaines.

Pour illustrer le problème, nous examinons un exemple en linguistique assez emblématique des conséquences de la domination américaine. La plupart des linguistes américains, et à leur suite beaucoup d'autres, croient que les langues sont récursives. La récursivité est une propriété de certaines fonctions mathématiques capables de s'appeler elles-mêmes de manière potentiellement illimitée. En linguistique, on utilise ce terme pour nommer des processus répétés dans certaines constructions, une acception de la récursivité introduite par Noam Chomsky dans son ouvrage de 1957, *Syntactic Structures*, dans lequel il développait une théorie syntaxique qui, sans l'hypothèse récursive, aurait produit une grammaire très complexe, entièrement déterministe et donc finie, ce qui contrevient à la constatation qu'il est toujours possible de construire des phrases entièrement nouvelles de longueur indéterminée. "If a grammar does not have recursive devices (closed loops [...]), it will be prohibitively complex. If it does have recursive devices of some sort, it will produce infinitely many sentences", dit-il. Deux choses sont claires dans ce passage : d'une part Chomsky utilise le mot de récursivité dans le sens d'itération

(*loops*, des boucles, caractéristiques de l'itération), et d'autre part la récursivité est une propriété de sa grammaire, non nécessairement de la langue.

Pour le générativisme de Chomsky, très influent, même parmi ceux qui l'ont critiqué, la phrase se construit sur un modèle transformationnel dont on suppose qu'il est produit par une sorte de loi de la nature inscrite dans le cerveau et le génome des êtres humains : la langue est *générée* par un système mécanique formalisable ancré dans la biologie. Une fois l'existence du système posée, on est naturellement amené à en rechercher les composants ontologiques, qui doivent dans l'idéal être peu nombreux et aussi élémentaires que possible<sup>9</sup>. Il s'ensuit des hypothèses fortes sur l'existence de propriétés fondamentales, telle par exemple la récursivité, donnée par certains comme LA caractéristique qui distingue les langues humaines des langages animaux<sup>10</sup>. Or la récursivité n'est pas observée dans la langue, sauf à la ramener à des phénomènes banals et non récursifs tels que l'accumulation d'adjectifs près d'un nom (comme dans « c'était une personne intelligente et subtile, vive mais résignée, créative et dynamique, etc. »), ou l'inclusion d'une proposition dans une autre (« j'ai vu l'homme qui a vu l'homme, qui a vu l'homme..., qui a vu l'ours »). Dans l'usage habituel, on ne rencontre que quelques occurrences rhétoriques ou ludiques comme celle-ci, lue dans *Enderby outside*, un roman d'Anthony Burgess :

“Then Shem Macnamara had been very poor, only too ready for a free meal and a quiet sneer at the success of a fellow poet. Then, instead of expensive mouthwash, he had breathed on Hogg-

---

<sup>9</sup> Il faut noter que cette quête de la simplicité ultime anime aussi d'autres sciences, comme la physique des particules. Probablement un reliquat de métaphysique dans les modes de pensée.

<sup>10</sup> Hauser Marc, Chomsky Noam & Fitch Tecumseh, 2002, “The Faculty of Language: What Is It, Who Has It, and How Did It Evolve?”, in *Science* Vol. 298, 22 November 2002, 1569-1579.

Enderby, bafflingly (for no banquet would serve, because of the known redolence of onions, onions) onions<sup>11</sup>.

Malgré cette absence évidente, pour nombre de chercheurs, la récursivité EST dans la langue, ou plutôt dans le système qui la génère. C'est ainsi que des phrases non récursives de type *Sujet + Verbe + Objet* telles que *John cut the rope*, sont considérées comme produites par une fonction récursive appelée *Merge*, l'une des deux fonctions ontologiques de la grammaire minimaliste de Chomsky. Clairement, la récursivité n'est alors qu'un artéfact de la théorie auquel on a donné un statut ontologique.

Le plus remarquable dans cette approche est son réductionnisme, très ancré dans la pensée américaine. C'est ainsi qu'on voit régulièrement apparaître outre-Atlantique des travaux qui expliquent l'intelligence, l'amour, l'homosexualité, l'altruisme, l'égoïsme, l'échec scolaire, etc. en termes de configurations du cerveau, de chromosomes, de phéromones, de sélection naturelle, etc. Mais l'association de comportements avec des dispositions biologiques ne dit rien de la complexité de ce qui est dénommé par ces mots. Relier par exemple l'amour à la pérennité de l'espèce est certes une considération intéressante, mais elle est au fond assez banale : tout le monde sait que l'amour entre les hommes et les femmes est à l'origine de la conception des enfants. Notre être biologique a ses nécessités, et chez les humains, c'est la culture et la langue qui donnent forme à ces nécessités. Ce qui intéresse les sciences humaines, c'est l'infinie variété des formes et leurs interactions avec la vie individuelle et collective des êtres humains. L'affirmation banale de leurs fondements biologiques ne peut être l'alpha et l'oméga de la recherche en sciences humaines.

En revanche, une telle affirmation peut avoir de graves conséquences : les comportements déviants sont alors considérés comme des « dysfonctionnements » biologiques, et on peut théoriquement y remédier, c'est-à-dire « guérir » les personnes concer-

---

<sup>11</sup> Anthony Burgess, *Enderby outside*, Penguin, 1982, p. 224.

nées. D'où une tentation de médicalisation des dysfonctionnements. On administre ainsi des médicaments<sup>12</sup> à des enfants étiquetés « hyperactifs », qui n'étaient dans le passé que « turbulents », c'est-à-dire dans un état bénin et transitoire, certes désagréable pour les parents et les enseignants, mais sans gravité. Le phénomène touche aussi l'éthique : il existe un mouvement aux USA qui milite pour le remplacement des prisons par des établissements de soins psychiatriques. Le mal est ainsi ramené à la biologie; il devient au fond excusable, et donc non punissable. L'être humain se voit ainsi sommé de vivre selon une norme sociale donnée sous peine de rééducation en hôpital psychiatrique. C'est la fin de la liberté, et on se dirige alors droit vers un « meilleur des mondes » à la Aldous Huxley, où règnerait « un bonheur insoutenable » tel que celui décrit par Ira Levin dans son roman éponyme.

Le réductionnisme s'inscrit dans une longue tradition dualiste qui oppose le matériel et l'immatériel, le corps et l'âme, l'esprit et le cerveau, le fameux *mind / body problem* d'inspiration cartésienne. Pour certaines théories cognitivistes, la conscience est une production du cerveau, une propriété émergente de la matière. Cela a l'air scientifique, mais pour un athée ou un agnostique, c'est une platitude absolue : par quelle autre entité l'esprit pourrait-il être produit? Dieu? En fait, ces proclamations sont des pierres dans le jardin de la religion; elles sont une arme contre une tradition américaine d'interprétation littérale de la Bible, qui maintient par exemple que le monde a environ 6000 ans<sup>13</sup>, que Dieu a vraiment créé la terre

---

<sup>12</sup> De la Ritaline, essentiellement, un dérivé des amphétamines.

<sup>13</sup> Lorsque j'ai visité les gorges du Grand Canyon, en Arizona, je lisais les très nombreux panneaux explicatifs plantés le long du chemin de randonnée. L'un d'eux expliquait que la couche géologique du fond du canyon était très ancienne, environ deux milliards d'années. Un homme qui le lisait à côté de moi s'exclama : « All these people are heathens » (ces gens sont tous des païens). « Pourquoi? », demandai-je. « Parce que le monde a 6000 ans, c'est marqué dans la Bible ».

en six jours, que l'arche de Noé s'est effectivement posée sur le mont Ararat, et que l'âme est mise dans le corps par Dieu lors de la conception (ou peu après, ou à la naissance, il y a beaucoup d'avis). Cette tradition est omniprésente dans la sphère publique américaine : un des candidats républicains à l'investiture en 2016 ne maintenait-il pas que les pyramides ont été construites par Joseph à l'époque où il travaillait pour le Pharaon pour y stocker du blé? La science américaine est effectivement journalièrement confrontée à la bêtise et aux manipulations de pseudosciences inspirées par une vision intégriste de la religion, comme le créationnisme ou l'*intelligent-design*, qui s'opposent à la théorie de l'évolution des espèces de Darwin parce qu'elle donne une origine non divine et une destinée non téléologique à l'espèce humaine.

Adopter ces conceptions réductionnistes d'allure scientifique, c'est en fait entrer dans un débat théologique interne à la culture américaine. En Europe, où l'interprétation littérale de la Bible a été abandonnée même par les religieux et où elle ne subsiste qu'à la marge, nous n'avons pas à nous laisser entraîner dans ces discussions stériles, et nous pouvons les abandonner au profit d'une tradition non dualiste dont Spinoza fut un des premiers représentants : pour lui le désir d'exister concerne le vivant d'un seul tenant, corps et esprit indistinctement confondus dans ce qu'il appelle le *conatus*, qu'on peut traduire par « effort » ou « appétit ». Le *conatus* est « l'effort par lequel toute chose tend à persévérer dans son être et n'est rien de plus que l'essence actuelle de cette chose » (*Éthique III, Proposition VII*).

Les thèses réductionnistes et naturalistes se répandent *urbi et orbi* sans être critiquées en raison de la domination linguistique des États-Unis et de leur culture scientifique. Ce ne serait pas trop grave si des thèses différentes avaient droit de cité. Mais ce n'est plus le cas, et le réductionnisme dualiste se développe sans frein dans nombre de domaines, comme les neurosciences, la psychologie cognitive et évolutive, les sciences de l'éducation, la linguistique, et beaucoup d'autres, en *remplacement* de traditions souvent meilleures, mais désormais sur la défensive du fait qu'elles sont moins lues et moins étudiées.

Or toute science doit être critiquée sous peine de sombrer dans la scolastique<sup>14</sup>. En lieu et place d'une grande variété de points de vue issus des traditions locales, nous aurons une immense scolastique mondiale. On la perçoit déjà dans nombre de travaux qui abandonnent le réel pour des fictions académiques qui permettent, dans les sciences humaines, de faire carrière sur des sujets minuscules et de peu d'intérêt, ou bien en truquant les résultats dans les autres sciences<sup>15</sup>. L'apparition de la scolastique n'est certes pas liée à l'usage de l'anglais : elle peut émerger n'importe où, dans n'importe quelle langue, car elle est le fruit du corporatisme et du conformisme des universitaires, lesquels sont universels. Cependant, la scolastique se développe plus facilement dans une langue étrangère prestigieuse coupée de la langue ordinaire, donc moins accessible et moins critiquable. Jusqu'ici, lorsqu'une tradition était entièrement stérilisée, elle pouvait être amendée par le recours à une autre. Cela ne sera plus possible quand il n'y en aura plus qu'une seule.

L'anglicisation amènera l'uniformité et la stérilité.

## Baisse du niveau d'enseignement

---

<sup>14</sup> Le mot de « scolastique » est utilisé ici dans le sens péjoratif de science académique formelle et verbeuse, et non dans son sens médiéval de programme d'enseignement de la philosophie et de la théologie, dont les travaux sont toujours pertinents aujourd'hui.

<sup>15</sup> Dans le numéro de *The Economist* du 19 octobre 2013 intitulé « How science goes wrong », on évoque la mauvaise qualité de la recherche mondiale, dont près de la moitié des résultats ne seraient pas reproductibles. Et encore, l'hebdomadaire n'a-t-il pris en compte que les revues anglo-saxonnes les plus prestigieuses. Trop de chercheurs sans talent font de la science de manière formelle, sans originalité et sans créativité. L'anglicisation aggrave le problème en ce qu'elle développe le conformisme.

Toutes les études ont montré que l'anglicisation des formations provoque partout une baisse du niveau<sup>16</sup>. Dans notre pays, on comprend aisément pourquoi : les enseignants français sont en moyenne de niveau intermédiaire en anglais, c'est-à-dire B1 ou B2 sur l'échelle du *Cadre Européen Commun de Référence pour les Langues*, et ils s'adressent à des étudiants dont le niveau oscille le plus souvent entre A2 et B1. Aux difficultés d'enseignement des uns s'ajouteront les difficultés d'apprentissage des autres, et on pourra légitimement s'interroger sur la valeur d'un enseignement dans un niveau de langue aussi bas. La tentation sera forte de recruter des enseignants anglophones. Et effectivement, il s'est créé toute une corporation de professeurs itinérants qui font des enseignements standardisés en anglais, pays après pays au gré des contrats.

Or, le recrutement massif d'enseignants anglophones, qu'ils soient natifs ou non, risque fort d'empêcher les universités de revenir au *statu quo ante* : une fois en place, il sera difficile de les contraindre à enseigner dans une autre langue, y compris dans la leur s'ils ne sont pas des anglophones natifs. La conséquence sera dramatique pour les enseignants-chercheurs locaux, évincés par des anglophones pas souvent meilleurs qu'eux, sauf en anglais. La France n'est pas encore très touchée par ce phénomène en raison du système des concours, qui met un frein au recrutement sur contrat de professeurs à haut niveau de rémunération. En Allemagne, en revanche, on en arrive à angliciser l'administration universitaire pour faciliter le travail des professeurs anglophones itinérants.

## Perte d'influence de la France

L'anglicisation aura pour résultat la disparition d'une partie importante de la production intellectuelle spécifique à la France. Dès lors, pour quelle raison les étrangers en apprendraient-ils la langue? Une des motivations de cet apprentissage est très

---

<sup>16</sup> Voir par exemple Truchot 2011, Kelly Paul, Pelli-Ehrensberger Annabarbara & Studer Patrick 2009, ou Cabau 2014.

certainement son rayonnement culturel, et son corollaire, les études en France. Les universités françaises perdront alors une grande partie des quelque deux cent cinquante mille étudiants étrangers qui y étudient en français, sans être sûres d'attirer un nombre équivalent d'anglophones, qui y réfléchiront à deux fois avant de choisir une pâle copie du modèle américain qui cumulera les défauts des deux systèmes.

Et si le nombre de locuteurs étrangers du français baisse, la position géopolitique de la France sera de plus en plus affaiblie, et à terme ramenée au niveau de celle de pays comme le Danemark ou la Lituanie, dont les langues et les cultures, pour belles et intéressantes qu'elles soient, sont peu connues en dehors de leurs frontières et ne leur procurent aucun rayonnement ni aucune influence sur la marche du monde.

## Le cas de l'Allemagne

L'Allemagne est un pays comparable à la France par la taille et l'importance économique et culturelle. Le processus d'anglicisation s'y est enclenché une vingtaine d'années avant qu'il ne commence en France, et l'expérience allemande est riche d'enseignements. La perte mémorielle y est déjà bien engagée<sup>17</sup>, au point que les jeunes chercheurs ne lisent plus les publications en allemand, pensant que leur langue est dépassée. La plupart des colloques et des publications se font dorénavant en anglais, y compris dans des domaines comme la slavistique ou les études romanes. On tient des colloques sur l'œuvre de Marcel Proust presque exclusivement en anglais, et pourtant, les spécialistes de cet auteur sont forcément francophones. Même problème dans la slavistique allemande : les publications se font en anglais, et pourtant les spécialistes des langues slaves doivent certainement connaître le russe, qui pourrait être la *lingua franca* des études slaves. Lors d'un colloque à Berlin, j'ai rencontré une linguiste danoise spécialiste de la langue allemande qui était désespérée

---

<sup>17</sup> Voir par exemple Goebel Hans 2009.

parce que la dernière revue de linguistique allemande en Allemagne dans son domaine était passée à l'anglais, et que sa maîtrise de cette langue était insuffisante. Comme les revues de linguistique danoises sont passées à l'anglais depuis déjà de nombreuses années, elle n'a plus de débouché pour son travail de recherche<sup>18</sup>. Pourtant, dans les années trente, la linguistique danoise était lue et admirée dans toute l'Europe. Le *Cercle de Linguistique de Copenhague* publiait des travaux en anglais et en français, certes, mais aussi en danois, que les linguistes étrangers apprenaient alors à lire lorsqu'ils ne pouvaient les faire traduire. De nos jours, la linguistique danoise anglicisée ne jouit d'aucune renommée particulière.

Cette domination de l'anglais pose aussi la question du contrôle démocratique sur les activités universitaires. Les citoyens commencent à s'inquiéter, et des scientifiques allemands ont insisté sur ce point lors d'une table ronde organisée par l'ADAWIS (*Arbeitskreis Deutsch als Wissenschaftssprache / Initiative pour l'allemand langue scientifique*) qui s'est tenue à Berlin en janvier 2013<sup>19</sup>. Les partisans de l'anglicisation présents dans la salle ont pris argument de l'autonomie des universités pour la justifier, une étape nécessaire selon eux dans le développement d'une science globalisée où l'Allemagne doit trouver sa juste place. D'ailleurs, les difficultés ne seront que transitoires, disent-ils : lorsque tous les Allemands parleront anglais, il n'y aura plus de problème. Là aussi, comme en France, on perçoit clairement un projet de société qui

---

<sup>18</sup> Ces basculements de revues scientifiques vers l'anglais touchent aussi la France, bien évidemment. Là comme ailleurs, il n'est pas sûr que les décisions en ce sens aient été mûrement réfléchies ni que les bénéfices attendus aient été au rendez-vous. Gazzola (2012) cite un article de Bracho-Riquelme et al. (1999) qui montre que l'anglicisation des publications de l'Institut Pasteur à partir de 1974 n'a pas eu d'influence sur son facteur d'impact (voir plus loin) : les articles de la revue ne sont pas plus cités que du temps qu'ils étaient en français.

<sup>19</sup> Voir [www.adawis.de](http://www.adawis.de).

n'a pas été choisi par la population, qui n'a pas été discuté. Les conséquences négatives de l'anglicisation sur la maîtrise de la langue allemande sont pourtant déjà très visibles. Comme les travaux universitaires se font dorénavant en anglais, par surcroît bien souvent dans un mauvais anglais, les jeunes Allemands perdent l'habitude d'écrire dans leur langue. On observe aussi un usage croissant de l'anglais par les Allemands dans la conversation professionnelle et même quotidienne. Certains auteurs<sup>20</sup> pensent que c'est l'usage massif de l'anglais dans les universités qui a préparé la population. Il semble bien qu'une partie importante des citoyens allemands aient pris fait et cause pour le passage à l'anglais, ce qui justifie en retour l'anglicisation des universités. Il reste à voir ce que les générations futures penseront de cet abandon. En attendant, nous tenterons de donner une explication anthropologique à ce phénomène<sup>21</sup>, qu'on constate également dans notre pays et ailleurs dans le monde.

Une des conséquences de l'anglicisation est que les étudiants étrangers germanistes, ceux qui ont fait l'effort d'apprendre l'allemand pour justement pouvoir étudier en Allemagne, sont obligés de constater qu'ils ne peuvent plus étudier dans cette langue, et ils en sont fort peinés<sup>22</sup>. Il est fort possible qu'ils ne transmettront pas leur intérêt pour la langue de Goethe à leurs enfants, d'où sans doute la fin prévisible de l'enseignement de l'allemand à l'étranger. En outre, les étudiants internationaux non germanistes ayant étudié en Allemagne en anglais ne peuvent que difficilement s'intégrer au marché du travail de ce pays en raison de leurs compétences limitées en allemand. Or l'Allemagne, victime d'une forte baisse de la natalité, en a cruellement besoin.

---

<sup>20</sup> Cités par Truchot 2014.

<sup>21</sup> Dans la suite du livre.

<sup>22</sup> Voir Huang Chongling et Odile Schneider-Mizony 2014 pour une analyse des difficultés des étudiants chinois germanistes en Allemagne.

Ce qui se passe en Allemagne risque fort d'arriver en France également, où le mouvement n'en est qu'à son début. Il serait utile d'examiner le cas de ce pays avant de poursuivre notre politique d'anglicisation.

## Arguments complotistes contre l'anglicisation

L'anglicisation est parfois critiquée à l'aide d'arguments qu'on peut qualifier de complotistes ou de paranoïaques : nous serions les victimes de manipulations en provenance des États-Unis. Il faut les traiter avec circonspection parce qu'en rejetant la faute sur les autres, on dédouane les victimes de toute responsabilité dans leur soumission et cela peut engendrer des décisions politiques défensives peu efficaces.

Il est vrai que les Américains ont mis en place dès les années soixante une politique de conquête du « soft power » dont on peut faire remonter l'origine au plan Marshall et à l'accord Blum-Byrnes sur le cinéma du 28 mai 1946. En échange d'un prêt avantageux, la France s'engageait à diffuser un plus grand nombre de films américains qu'avant la guerre, ce qui eut pour résultat une nette diminution de la diffusion des films français. Cette politique s'est développée par la suite et elle vise à faire voir le monde du point de vue américain, toujours le meilleur et le plus civilisé, et ce en dépit des funestes interventions militaires américaines, la plupart du temps brutales et contreproductives, qui ont jalonné la seconde moitié du XX<sup>ème</sup> siècle et le début de celui-ci. Le cinéma et la télévision sont les grands véhicules de cette propagande<sup>23</sup>. Il y a aussi la pensée économique néolibérale, qui s'est répandue sans contrôle dans les entreprises par le truchement des grandes écoles

---

<sup>23</sup> Sait-on qu'Hollywood reçoit des fonds très importants du Département américain de la défense? Voir *Hollywood, le Pentagone et Washington, Les trois acteurs d'une stratégie globale*, Jean-Michel Valentin, 2010, Autrement.

et des universités<sup>24</sup>, et qui promeut une version extrémiste du capitalisme qui place les intérêts des gros actionnaires avant toutes les autres parties prenantes dans l'entreprise. Il y a aussi eu dès la fin de la Première Guerre Mondiale la mise en place de politiques volontaristes pour une domination de la science internationale<sup>25</sup>, d'abord au détriment de l'allemand après la défaite allemande de 1918, en collusion avec les scientifiques français, ensuite au détriment du français après la Seconde Guerre Mondiale. Cette domination passe par le contrôle des revues scientifiques, ce qui permet de fixer indirectement les programmes de recherche internationaux ainsi que les méthodologies et les modes d'écriture : ne seront publiés que les travaux qui correspondent aux préoccupations américaines.

Ces politiques de domination sont renforcées par le *Science Citation Index* (SCI) et l'*Impact Factor* (IF), deux indicateurs bibliométriques tout à fait abusifs mais très suivis<sup>26</sup>. Le SCI a été créé en 1964, et il est à présent détenu par *Clarivate Analytics*, une entreprise privée qui se rémunère en vendant l'accès à ses bases

---

<sup>24</sup> Un laisser-faire récompensé en 2016 par le Prix Nobel d'économie attribué à Jean Tirole, un économiste d'obédience libérale de la *Toulouse School of Economics*, dont le nom est construit sur celui de la prestigieuse *London School of Economics*. Comme exemple de la subordination des milieux économiques français au prêt-à-penser américain, on peut citer la proposition faite en janvier 2016 par le MEDEF au gouvernement (socialiste, pourtant) de remplacer les CDI et CDD par un « contrat agile » qui permet tous les licenciements. Ce terme reprend une des platitudes idéologiques des économistes libéraux à propos d'une soi-disant « agilité » des entreprises qui les rendraient capables de s'adapter rapidement à toutes les circonstances, et qui n'est rien d'autre qu'un affaiblissement de la protection des salariés.

<sup>25</sup> Voir à ce sujet les travaux de Roswitha Reinbothe, notamment Reinbothe 2011 et 2014.

<sup>26</sup> Pour une étude critique, voir par exemple Michele Gazzola 2012 et 2017.

de données. Il s'agit d'un index qui indique le nombre de fois qu'un chercheur a été cité dans les revues scientifiques, ce qui est censé mesurer l'influence et la notoriété individuelle des chercheurs. Il présente un certain nombre de problèmes, entre autres que la mesure ne dit pas si les travaux cités l'ont été parce qu'ils sont effectivement une source d'inspiration ou bien pour être durement critiqués. Il peut en outre être truqué très facilement grâce à des « citation clubs », dont les membres se mettent d'accord pour se citer les uns les autres, souvent sans raison. Surtout, le SCI prend très peu en compte les publications qui ne sont pas en anglais, ce qui est un puissant moteur de l'anglicisation, et ce d'autant plus que dans beaucoup d'universités dans le monde, les choix de recrutement se font désormais sur la base du SCI : on préférera les chercheurs qui ont un meilleur index.

L'*Impact Factor* (IF) date lui aussi de 1964, et il consiste en l'utilisation du SCI pour mesurer l'influence des revues scientifiques, qui augmente avec celui des auteurs publiés. Là aussi, les possibilités de manipulations sont nombreuses et il y a d'innombrables effets pervers, par exemple l'incitation pour une revue de privilégier les auteurs qui ont déjà un SCI important au détriment des chercheurs originaux au SCI plus faible, voire inexistant, qui sont pourtant les porteurs éventuels d'idées nouvelles. L'IF est ainsi une prime au conformisme. Naturellement, les langues autres que l'anglais sont peu prises en compte.

Curieusement, parmi les nombreuses critiques faites à ces indicateurs, la question de l'anglais n'est pas souvent mentionnée<sup>27</sup>.

---

<sup>27</sup> Dans son supplément *Science & Médecine*, le journal *Le Monde* du 27 septembre 2017 a publié une série d'articles sur les problèmes de la publication scientifique, dans l'ensemble, disons-le, assez superficiels. En particulier, il n'est fait aucune mention que ces publications se font pour l'essentiel en anglais dans les sciences « dures », une pratique fortement encouragée par le *Science Citation Index* et l'*Impact Factor*. Les conséquences négatives de l'anglicisation pour la recherche, les chercheurs, et les langues ne sont ainsi pas du tout abordées.

C'est le signe que la communauté scientifique a accepté la domination de cette langue, malgré ses conséquences négatives, dont elle n'est d'ailleurs pas souvent consciente.

Le *Citation Index* et l'*Impact Factor* permettent ainsi d'établir un contrôle individuel sur les chercheurs et sur les publications du monde entier en les incitant à valoriser des articles écrits en anglais et publiés dans des revues conformes aux canons anglo-saxons. D'ailleurs, les contraintes rédactionnelles et stylistiques imposées par les publications américaines sont très fortes et très normalisées, ce qui entraîne une soumission aux présupposés anglo-saxons sur ce qui constitue un bon article scientifique. Un article qui contrevient à ces règles perd toute chance d'être publié<sup>28</sup>.

Ces restrictions formelles s'ajoutent au conformisme en vigueur dans toutes les communautés scientifiques, quelle que soit la langue, et qui provoque le rejet de recherches qui vont à l'encontre de la *doxa*, ou dont l'originalité dérouté le comité de rédaction. J'ai publié un article intitulé « Publish rubbish or perish »<sup>29</sup>, dont le titre est construit sur l'adage académique anglais *Publish or perish* auquel j'ai ajouté *rubbish* pour des raisons euphoniques, ce qu'on peut traduire par « Publier des sottises ou périr ». J'y décris le mécanisme qui fait que des articles originaux ont peu de chances d'être publiés. Les effectifs des comités de lecture des journaux scientifiques sont devenus pléthoriques, car être membre d'un ou plusieurs comités est une nécessité pour faire carrière. Les articles soumis aux revues sont généralement évalués par deux ou

---

<sup>28</sup> Voir notamment *Les contradictions de la globalisation éditoriale*, dir. Gisèle Shapiro, Editions Nouveau Monde 2009 et *L'espace intellectuel en Europe, de la formation des États-nations à la mondialisation*, dir. Gisèle Shapiro, Le Découverte, 2009.

<sup>29</sup> Frath Pierre 2016, « Publish rubbish or perish. De l'uniformité et du conformisme dans les sciences humaines ». In *Mélanges du Crapel n°37*. Coord. P. Candas.

plusieurs relecteurs qui donnent leur avis, et c'est à la majorité que la décision de les publier ou non est prise. La revue perd ainsi sa capacité à fixer une ligne éditoriale et il devient difficile de publier des articles originaux rejetés par les relecteurs, qui ont tendance à juger en fonction de leurs propres présupposés. Il s'ensuit un certain conformisme, une fuite devant le débat d'idées et les textes de synthèse, et une préférence donnée aux articles qui mettent en œuvre une méthodologie sans faille même si le contenu et les résultats sont insignifiants. L'anglais aggrave la tendance en ce qu'il augmente le niveau de conformisme et l'autocensure en raison de la méconnaissance par les chercheurs américains des autres traditions dans leurs domaines et de leur incompréhension de certaines problématiques, ce qui ne les empêchera pas de porter des jugements s'ils font partie d'un comité de lecture.

Qu'on me permette ici un exemple personnel. J'ai publié récemment un article de linguistique intitulé « Dénomination référentielle, désignation, nomination »<sup>30</sup>. Comme il est maintenant d'usage, on m'a demandé une traduction du titre et un résumé en anglais. Dans le résumé, j'ai pu faire, avec beaucoup de mal, quelques périphrases explicatives pour l'éventuel lecteur anglophone. Mais pour le titre, je me suis aperçu que dans la tradition anglo-saxonne, les trois entités que sont la dénomination, la désignation et la nomination se diluent toutes dans le terme de « collocation », qui ne peut rendre la richesse des trois termes français. J'ai fini par traduire le titre par « Reference and naming », ce qui ne couvre pas le sujet, loin s'en faut, mais au moins le rend compréhensible. La domination de l'anglais ne peut que signifier, à

---

<sup>30</sup> Frath, Pierre 2015 : « Dénomination référentielle, désignation, nomination », in *Langue française n° 188 (4/2015): Stabilité et instabilité dans la production du sens : la nomination en discours, pages 33-46*. Coord. Julien Longhi. Voir <http://www.revues.armand-colin.com/lettres-langues/langue-francaise/langue-francaise-ndeg-188-42015>.

terme, l'abandon de ce type de travaux par autocensure de ceux qui verront leurs articles rejetés une première fois<sup>31</sup>.

Il est clair que les États-Unis ont mis en place une politique de domination culturelle et linguistique, et il serait intéressant de l'étudier de manière exhaustive avec ses conséquences, au-delà des quelques exemples donnés ici. Cependant, d'autres pays ont eux aussi mis en place de telles politiques, par exemple l'Union Soviétique ou la Chine, mais avec nettement moins de succès. Il nous semble que leur échec relatif provient du fait que les peuples auxquels s'adressait leur propagande n'ont pas souhaité s'y soumettre et l'ont dans leur ensemble rejetée. L'Amérique, en revanche, a bénéficié d'une reconnaissance certaine pour son action pendant la Seconde Guerre Mondiale, y compris chez les vaincus, les Allemands et les Japonais, qui leur ont été reconnaissants de ne pas les avoir traités avec brutalité après leur défaite. Elle est également l'objet d'une grande admiration pour son économie qui a longtemps représenté un modèle, et pour sa culture, riche et créative dans tous les domaines. *A priori*, ce qui venait d'Amérique était positif, et c'est pourquoi on a cédé sur nombre de fronts. Entre temps, l'Amérique a cessé d'être un modèle, et son aura s'est grandement dégradée, surtout à cause des présidences Bush et Trump, qui ont révélé une certaine bêtise réactionnaire très répandue au sein du peuple américain<sup>32</sup>. Il n'empêche, la globalisation a pris la relève, et l'influence des États-Unis s'exerce maintenant à travers la langue et l'enseignement supérieur, et aussi par leur promptitude politique à manier le bâton et les menaces. Le pli est pris; les gens sont formés aux vues américaines, dont le véhicule est l'anglais, et c'est surtout l'ignorance des autres points de vue qui explique la soumission.

---

<sup>31</sup> Passage extrait de Frath 2016, cf. *supra*.

<sup>32</sup> Les autres peuples ne sont pas plus intelligents, mais un pays qu'on admire doit apparaître sans failles béantes. Il est difficile d'admirer un peuple qui a élu et réélu Bush, et choisi Trump après une présidence exemplaire, celle de Barack Obama. Sans confiance, il ne peut y avoir d'admiration.

## Perte d'universalité

Le danger qui menace le français et l'allemand est celui de la perte de ce qu'on peut nommer leur *universalité*. On peut effectuer une classification *gnoséologique* des langues, c'est-à-dire en fonction de leurs rapports avec la connaissance. L'écrasante majorité des quelque six mille langues encore parlées sont des langues *patrimoniales*, c'est-à-dire transmises par le milieu familial et la communauté locale; elles ne sont pas enseignées à l'école. Chacune comprend d'innombrables variétés, plus ou moins mutuellement compréhensibles. C'est ainsi qu'en Alsace, on peut reconnaître le village d'origine d'un locuteur en fonction de sa variété de langue. Celles qui sont parlées dans les villages voisins sont bien comprises, mais j'ai par exemple beaucoup de mal à comprendre l'alsacien du sud de la région. La plupart des langues patrimoniales ne sont pas écrites, et lorsqu'elles le sont, elles ne disposent pas souvent de l'appareil linguistique et pédagogique nécessaire à leur enseignement. Pour construire un tel appareil, il faudrait commencer par choisir une variété standard, ce qui n'irait pas sans problèmes : un Mulhousien rechignerait sans doute à accepter un éventuel standard strasbourgeois, et inversement. Les langues patrimoniales ne sont pas en mesure d'exprimer l'ensemble des connaissances de la modernité, et c'est pourquoi leurs locuteurs doivent nécessairement apprendre une ou plusieurs autres langues pour accéder aux savoirs qui leur seront nécessaires dans leur vie professionnelle.

Tous les pays disposent d'une ou plusieurs langues *nationales*, c'est-à-dire des variétés qui se sont imposées sur un territoire donné, se sont standardisées, et se sont dotées de l'appareil linguistique nécessaire à leur apprentissage. Ce fut le cas du français et de l'allemand à partir de la Renaissance. Les langues nationales finissent par avoir raison des langues patrimoniales, entre autre parce que leur locuteurs les considèrent comme plus prestigieuses et qu'ils en ont besoin pour parler de leurs connaissances. C'est ainsi que les langues régionales ont quasiment disparu en France, en Allemagne, et ailleurs. Les langues nationales sont utilisées à l'école, et sont donc en mesure d'exprimer les connaissances ordinaires des locuteurs. Mais elles ne sont pas toutes utilisées

dans les sciences. Celles qui le sont donnent à leurs locuteurs la capacité d'exprimer *toutes* les connaissances de la modernité. Ce sont celles que nous qualifions d'*universelles*; il s'agit de l'anglais, du français, de l'allemand, de l'italien, du russe, et de quelques autres. Les locuteurs de langues nationales non universelles, par exemple les Finlandais, doivent apprendre une de ces langues s'ils veulent penser la modernité.

L'anglicisation de l'enseignement supérieur et de la recherche transformera les langues universelles existantes, autres que l'anglais, en langues nationales non-universelles. C'est déjà le cas du suédois, et le processus est en cours en néerlandais, et aussi en italien, en allemand, et dans quelques autres langues. Le français n'est qu'au début de sa perte d'universalité, et ce qui fait que ses locuteurs sont encore inconscients des conséquences de l'anglicisation en termes de pertes de traditions et de richesse linguistique et culturelle.

Avons-nous bien réfléchi à ce que nous faisons lorsque nous anglicisons nos universités et la recherche? Utiliser l'anglais comme *lingua franca* dans les sciences est une bonne chose : les scientifiques ont besoin d'une telle langue pour la communication et les échanges. Mais pourquoi vouloir qu'elle *remplace* nos propres langues, surtout si elles sont universelles?

## Références bibliographiques

Bracho-Riquelme, Rodolfo L., Nazario Pescador-Salas & Miguel Arturo Reyes-Romero, 1999, "The change from French to English and its effect upon the impact factor and ranking of the Pasteur journals". *Journal of Information Science* 25(5). 413– 417.

Cabau Béatrice, 2014, « Échos nordiques : l'anglais dans l'enseignement supérieur », in *Les Langues Modernes n°1/2014*, dir. P. Frath.

Frath Pierre 2016, « Publish rubbish or perish. De l'uniformité et du conformisme dans les sciences humaines ». In *Mélanges du Crapel n°37*. Coord. P. Candas.

Frath, Pierre 2015 : « Dénomination référentielle, désignation, nomination », in *Langue française n° 188 (4/2015): Stabilité et instabilité dans la production du sens : la nomination en discours, pages 33-46*. Coord. Julien Longhi. Voir <http://www.revues.armand-colin.com/lettres-langues/langue-francaise/langue-francaise-ndeg-188-42015>

Frath 2010 : « Disparition des langues : le français subira-t-il le sort de l'alsacien? ». In *Parole(s) et langue(s), espace et temps. Mélanges offerts à Arlette Bothorel-Witz*. Coords. D. Huck & T. Choremi, pp. 233-240, Université de Strasbourg.

Gazzola Michele, 2017, « Les classements des universités et les indicateurs bibliométriques: Quels effets sur le multilinguisme dans l'enseignement et la recherche? », in Le Lièvre, Françoise, Mathilde Anquetil, Lisbeth Verstraete-Hansen, Christiane Fäcke, and Martine Derivry (eds.), *Langues et cultures dans l'internationalisa-*

*tion de l'enseignement supérieur – Languages and cultures in the internationalization of higher education*, Bern/Berlin: Peter Lang.

Gazzola Michele, 2012, «The linguistic implications of academic performance indicators: general trends and case study », *International Journal of the Sociology of Language*, n. 216, p. 131-156, (2012).

Goebel Hans, 2009, „English only und die Romanistik – ein Aufschrei“, in *Semiotische Weltmodelle: Kultur – Sprache – Literatur - Wissenschaft. Festschrift für Eckhard Höfner zum 65. Geburtstag*. Eds. Hartmut Schröder/Roland Posner, Berlin: LIT Verlag, 2009 (Reihe „Semiotik der Kultur“) 190-214.

Guillaume Astrid, 2010, « Diachronie et Synchronie : Passerelles (étymo)logiques. La dynamique des savoirs millénaires », in *Étymologiques, Histoires de mots, Histoire des mots*, dir. Yannick Le Boulicaut, Cahiers du CIRHILL, n°33, série Interculturalité, L'Harmattan, 2010, pp.13-23. En ligne, sur *Texto!, revue électronique de l'Institut Ferdinand de Saussure*, dir. François Rastier, coordonné par Carine Duteil-Mougel, rubrique «Repères pour l'étude », Volume XV – n°2 (2010). <http://www.revue-texto.net/index.php?id=2557>

Hauser Marc, Chomsky Noam & Fitch Tecumseh, 2002, “The Faculty of Language: What Is It, Who Has It, and How Did It Evolve?”, in *Science* Vol. 298, 22 November 2002, 1569-1579.

Huang Chongling et Schneider-Mizony Odile, 2014, « L'anglicisation universitaire de l'Allemagne, vue de Chine », in *Les Langues Modernes n°1/2014*, dir. P. Frath.

Kelly Paul, Pelli-Ehrensberger Annabarbara & Studer Patrick  
(2009) : *Mehrsprachigkeit an universitären Bildungsinstitutionen:  
Arbeitssprache im Hochschulfachunterricht*. ISBB Working Papers.  
ZHAW Zürcher Hochschule für Angewandte Wissenschaften.

Lafforgue Laurent, 2005, « Le français, au service des langues ».  
In *Pour la science*, n° 329, mars 2005; également dans In *Plurilinguisme et créativité scientifique*. Collection Plurilinguisme dirigée par l'Observatoire Européen du Plurilinguisme, coord. P. Frath & J. C. Herrera. The BookEdition.com, 2016.

Lévy-Leblond Jean-Marc, 2016, « La science au défi de la langue », In *Plurilinguisme et créativité scientifique*. Collection Plurilinguisme dirigée par l'Observatoire Européen du Plurilinguisme, coord. P. Frath & J. C. Herrera. The BookEdition.com

Lévy-Leblond Jean-Marc, 2006, « La science est-elle universelle? », in *La vitesse de l'ombre (Aux limites de la science)*, Seuil.

Reinbothe Roswitha, 2014, „Der Rückgang des Deutschen als internationale Wissenschaftssprache“, in *Wissenschaftssprache Deutsch – international, interdisziplinär, interkulturell*, S. 81-94, Hrsg.: Michael Szurawitzki, Ines Busch-Lauer, Paul Rössler und Reinhard Krapp, Narr Verlag, Tübingen.

Reinbothe Roswitha, 2011, „Geschichte des Deutschen als Wissenschaftssprache im 20. Jahrhundert“. In: Eins, Wieland/Glück, Helmut/Pretscher, Sabine (2011) (Hrsg.): *Wissen schaffen – Wissen kommunizieren. Wissenschaftssprachen in Geschichte und Gegenwart*. Wiesbaden: Harrassowitz, S. 49-66.

Shapiro Gisèle (dir), 2009, *Les contradictions de la globalisation éditoriale*, Editions Nouveau Monde

Shapiro Gisèle (dir), 2009, *L'espace intellectuel en Europe, de la formation des États-nations à la mondialisation*, La Découverte.

Truchot Claude, 2011, « L'enseignement en anglais abaisse le niveau des formations », *La recherche*, n° 453, p.82,

<http://www.larecherche.fr/idees/grand-debat/enseignement-anglais-abaisse-niveau-formations-01-06-2011-77376>

Valentin Jean-Michel, 2010, *Hollywood, le Pentagone et Washington, Les trois acteurs d'une stratégie globale*, Autrement.